Stendhal et Beccaria

Hélène de Jacquelot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/252>

DOI : 10.4000/rief.252

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Hélène de Jacquelot, « Stendhal et Beccaria », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 14 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/252> ; DOI : 10.4000/rief.252

Ce document a été généré automatiquement le 14 mai 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Stendhal et Beccaria

Hélène de Jacquilot

- 1 C'est probablement dans son entourage familial que Stendhal, enfant des Lumières comme une partie de la première génération romantique, a entendu parler de Beccaria et de ses amis milanais. Le docteur Gagnon, le grand-père maternel, adepte des Lumières, se disait voltairien, possédait un buste de Voltaire et une bibliothèque bien fournie, nourriture de base et terrain de conquête du jeune Henri. L'ouvrage s'y trouvait-il ? Nous n'avons pas de preuve tangible. En tout état de cause une grande effervescence éditoriale avait accompagné la diffusion en France de *Dei delitti e delle pene*, publié en Italie en 1764. La première traduction française paraît peu après sous le titre, *Traité des délits et des peines*¹; plutôt fautive, elle est dûe à l'abbé philosophe André Morellet, encyclopédiste et traducteur à l'esprit mordant, au point que Voltaire l'appelait « l'Abbé Mords-les ». Aussitôt commentée par Voltaire², annotée plus tard par Diderot³, cette traduction a été plusieurs fois rééditée avec des mises à jour qui suivaient le rythme intense des différentes éditions italiennes mises en circulation par Beccaria lui-même⁴. En 1773 l'éditeur Jean-François Bastien publiait la traduction d'Etienne Chaillou de Lizy, complétée par la traduction d'interventions de Pietro et Alessandro Verri et de Giovanni Alberto De Soria et par la réédition du commentaire de Voltaire⁵. A l'époque de la jeunesse de Stendhal, on disposait donc de plusieurs traductions, la plupart commentées.
- 2 Si, par le plus grand des hasards, les débats qui ont accompagné la diffusion française de l'ouvrage de Beccaria n'avaient pas atteint la maison Gagnon, nous sommes par contre sûrs que le jeune Henri a clairement entendu parler de Beccaria dans la classe de Belles Lettres de Jean-Gaspard Dubois Fontanelle⁶, une forte personnalité grenobloise, un des promoteurs, avec le grand-père Gagnon, de la toute nouvelle École centrale de l'Isère. Cette institution scolaire qui avait remplacé les collèges en 1795 sous la Convention deviendra le Lycée sous le Consulat. Dès l'ouverture de l'École centrale en novembre 1796, le tout jeune Stendhal y suit sa scolarité, pendant trois ans. La Bibliothèque municipale de Grenoble conserve quelques cahiers d'écoliers, dont les siens correspondant à sa deuxième année⁷.
- 3 En cours Dubois Fontanelle a mentionné l'auteur des *Délits et des peines* du moins si l'on en croit les notes prises par ses jeunes élèves :

Thomas sentit le premier la nécessité de changer les formes des discours académiques et de dire des choses à la place des mots qu'on était accoutumé à entendre, il ouvrit la carrière et ce fut son principal mérite, exagéré par ses amis, rabaisé par tout le reste et par lequel à la longue il n'y aurait eu qu'une voie si son goût avait été aussi pur que sa raison.

C'est à ce genre employé dans le cabinet par Montesquieu, Beccaria, Rousseau, Voltaire, Raynal, etc., que s'applique la définition de la rhétorique par le célèbre Bacon. Elle est, dit-il, l'art d'adresser et d'appliquer pour ainsi dire à l'imagination ces préceptes de la raison et de la vérité d'une manière si frappante que l'esprit maîtrisé par leur force ne puisse leur résister.⁸

- 4 Après le commentaire sur Thomas, brillant auteur d'éloges très appréciés à son époque⁹, Beccaria est ici inséré dans une liste d'orateurs, français – Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Raynal –, qui pratiquent une nouvelle sorte de discours. Plutôt que sur les idées proférées par ces illustres auteurs presque contemporains, le professeur insiste sur la rhétorique nouvelle qui sous-tend leurs propos, érigée ici comme modèle à suivre. C'est ce que l'élève Beyle prend en note. Et c'est ce dont il fera son credo par la suite.

- 5 Mais le professeur était entré dans le mérite de l'ouvrage de Beccaria. Du moins c'est ce que nous lisons dans la version imprimée de son *Cours*, publiée posthume en 1813. Au tout début, dans l'introduction à « L'art oratoire ou rhétorique », Beccaria est mentionné deux fois à quelques pages de distance. Le premier passage correspond aux notes d'écolier que nous venons de citer :

C'est un art oratoire nouveau qui n'a pas brillé à la tribune même, comme celui de Démosthènes et de Cicéron, mais qui, employé dans le cabinet par Montesquieu, Beccaria, Rousseau, Voltaire, Raynal, et porté, quoique avec circonspection, par Thomas et quelques autres à l'Académie, devant un auditoire choisi et éclairé, a eu des influences si grandes et si marquées.¹⁰

- 6 Quelques pages plus loin, Dubois Fontanelle poursuit l'éloge d'une certaine forme d'éloquence moderne et ne cache pas son admiration enthousiaste pour l'ouvrage de Beccaria :

C'est dans quelques ouvrages de cette dernière espèce qu'on retrouve aussi en Italie des exemples de ce même genre. Le Traité des délits et des peines du marquis de Beccaria a mérité surtout d'être distingué, et les effets qu'il a produits sont le plus flatteur des succès ; il a fait abolir partout la question dans la jurisprudence criminelle ; et elle n'avait déjà plus lieu en France avant la révolution.

Nous devons nous glorifier peut-être d'une partie du bien qui s'est opéré, depuis quarante ou cinquante ans, dans l'Europe entière en faveur de l'humanité. Grâce à notre langue, devenue générale et presque universelle dans cette partie du monde, les écrits philanthropiques des philosophes français, et ceux des philosophes étrangers que nous avons traduits, ont pénétré partout, dans quelques-uns de ces pays mêmes où l'habitant des campagnes est compté pour rien [...].¹¹

- 7 Beccaria avait aussi ses détracteurs. Comme le comte d'Albon, qui, dans ses *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, porte un jugement plutôt négatif non pas sur les idées exprimées par Beccaria dans *Des délits et des peines*, mais sur la faiblesse de l'argumentation : « Ce ne sont que des jets, des germes d'idées qui auraient besoin d'être développées »¹². En lisant en 1801 cet ouvrage, « très médiocre » aux dires de Stendhal, celui-ci fait le relevé systématiques, dans le « Journal » de cette année-là, des auteurs cités par d'Albon, mais il ne mentionne pas ces pages consacrées à *Dei delitti e delle pene*¹³. Désapprouve-t-il ?

- 8 Cahiers d'écoliers mis à part, le nom de Beccaria figure pour la première fois sous la plume de Stendhal dans une liste d'« Auteurs que je puis lire », datée janvier 1803. Il a 20

ans, il est à Paris depuis mars 1802. Il a renoncé à préparer l'École Polytechnique et à suivre la carrière militaire après l'expérience de la campagne d'Italie, et a décidé de se consacrer à la littérature. Dans cette perspective il se lance dans de vastes campagnes de lectures et entreprend divers projets littéraires, souvent abandonnés : des traductions de l'italien (*Les Amours de Zélinde et Lindor* de Goldoni), du grec (*L'Illiade*) et du latin (*Les Bucoliques* et *l'Enéide*, selon la méthode mot à mot de Dumarsais) ; il projette la rédaction d'un poème épique « La Pharsale » et se lance dans l'élaboration de la comédie *Les deux hommes*.

- 9 Revenons à la liste où figure le nom de Beccaria, une liste qui dessine le vaste panorama international des désirs de lecture du jeune homme, dans les domaines de la littérature française, latine, italienne, anglaise, espagnole, portugaise et grecque, selon l'ordre d'exposition suivi. La rubrique italienne est bien fournie, elle consiste en douze noms qui forment une sorte de référence de base :

*Le Dante, *Arioste, *Tasse, *Alfieri, Petrarca, Boccaccio, Fortiguerra, Metastasio, Goldoni, Machiavelli, Beccaria, Filangieri (12)¹⁴

- 10 L'astérisque indique peut-être des auteurs que Stendhal avait déjà pratiqués. Nous savons que les trois premiers appartenaient à la bibliothèque familiale. En juin Stendhal lira l'*Enfer* de Dante dans la traduction de Rivarol¹⁵. Dès décembre 1802 il lisait les tragédies d'Alfieri dans la traduction de Petitot, mais en avril 1803 il commencera à les lire dans le texte original¹⁶. Dans un cahier de travail sur le projet de poème épique « Pharsale » remontant à décembre 1802, Stendhal range *Ricciardetto* de Niccolò Forteguerri dans la liste des « ouvrages de 2^{me} importance », et ce même poème héroï-comique figure dans le « Catalogue de tous mes livres » datant de février 1804¹⁷. L'horizon dessiné par cette liste est intéressant à plus d'un titre : il va des classiques aux presque contemporains, avec une juste répartition entre les genres – poésie, théâtre, textes politiques et juridiques – dans le souci qu'avait Stendhal à l'époque d'élargir ses connaissances et d'explorer de multiples branches du savoir. Beccaria se trouve en bonne compagnie entre Machiavel et Filangieri, dont la *Science de la législation*, avait paru une vingtaine d'années avant, traduite par Jean-Antoine Gallois à partir de l'édition napolitaine de 1784¹⁸. En août 1803, six mois après cette première mention datée janvier 1803, la liste, dans une « Note des livres à acheter », se réduit à quatre noms pour les italiens : « Filangieri Machiavelli Goldoni Beccaria »¹⁹. Puisque Beccaria ne figure plus dans la nouvelle « Note de livres à acheter » datée octobre 1803, – « Goldoni Machiavelli Metastasio Filangieri »²⁰ – nous pouvons supposer que Stendhal s'est procuré entre temps l'édition française de l'ouvrage le plus fameux de Beccaria, *Dei delitti e delle pene*.

- 11 Mais quelques mois plus tard, le 24 avril 1804, c'est à un autre ouvrage que Stendhal s'intéresse : « 4 [floréal an XII]. je lis fenèlon et je parcours Beccaria sur le stile à la Bib. nationale j'ai le plaisir de trouver Fénélon parfaitement d'accord avec moi »²¹. Sur une feuille volante, après avoir transcrit des passages de la *Lettre à l'Académie* de Fénélon, Stendhal annote quelques phrases et idées tirées des chapitres I et XIV des *Ricerche intorno alla natura dello stile*, ouvrage de Beccaria publié en 1770²² :

Beccaria. sur le stile . 4 flor[éal an XII]. Bibl. nat.

I. F. 3654 I.

Beccaria 22.

tout discours est une suite de paroles, qui correspond à une suite d'idées. Tout discours est une suite ou série de sons articulés ; donc toute différence de style consiste ou dans la diversité des idées, ou dans la diverses succession des sons représentateurs. La diversité des idées consiste ou dans les idées même, ou dans

l'ordre dans lequel elles sont disposées, ou dans l'un et l'autre à la fois. _____
 ... tout notre discours consiste ou à énoncer une vérité, ou à exciter un sentiment.
 pour une vérité il faut jugement, et comme tout jugement est comparaison il faut 2
 idées ou 2 sensations.
 pour le sentiment, il ne faut qu'un sentiment.²³

- 12 C'est bien le texte italien que Stendhal parcourt ce jour-là, et non la traduction de l'abbé Morellet, tout à fait infidèle, qui tient plus du commentaire que du travail rigoureux et philologique. Les premières phrases tirées du début du premier chapitre en sont la preuve. Stendhal saute la première phrase et traduit la suite :

« Esposizione del principio generale »
 [...] Ogni discorso è una serie di parole, che corrisponde ad una serie d'idee, ogni discorso è una serie di suoni articolati : dunque ogni differenza di stile consiste o nella diversità delle idee, o nella diversa successione de' suoni rappresentatori. La diversità delle idee consiste o nelle idee medesime, o nell'ordine con cui esse sono disposte, o nell'uno e nell'altro insieme.²⁴

- 13 L'abbé Morellet traduit ce passage ainsi :

« Exposition d'un principe général »
 [...] Tout discours est une suite de paroles ou sons articulés, qui correspond à une suite d'idées. Il suit de là que toute différence de style consiste, ou dans la différence des idées, ou dans la succession différente des sons articulés qui les représentent. La différence des idées se trouve, ou dans les idées elles-mêmes, ou dans l'ordre selon lequel elles sont placées, ou dans l'un et l'autre à la fois.²⁵

- 14 La confrontation de ces extraits avec les notes de Stendhal montre que celui-ci fait une traduction mot à mot : il respecte la répétition du texte italien alors que l'abbé Morellet la supprime, et pour traduire « rappresentatori » il a recours à un néologisme, « représentants », attesté seulement dans le Littré des années 1872-1877.

- 15 Pour la suite Stendhal contracte et résume des passages du début du chapitre XIV « Dette passioni riguardo allo stile » :

Noi fino ad ora abbiamo considerato lo stile principalmente riguardo alle combinazioni di accessorie principali, cioè d'idee destinate ad enunciare una verità, piuttosto che ai sentimenti principali destinati a manifestare ed eccitare una sensazione interna di piacere o di avversione, secondo la distinzione fatta fino sul principio di queste Ricerche. Da questa sola distinzione chiaramente apparisce che le idee principali in questo senso devono essere anche ridotte in ultima analisi almeno due; perché ogni cosa, di cui si cerca la somiglianza o dissimiglianza ad un'altra, suppone la presenza e la coesistenza sia mentale sia reale di quella; quando trattandosi di sentimenti principali, può essere il sentimento principale solo ed isolato, cioè non essere oggetto di paragone con nessun'altra idea o sentimento, quantunque composto egli sia ed abbia origine da altri molteplici sentimenti, e più effetti egli produca.²⁶

- 16 À la Bibliothèque nationale Stendhal prend donc en note quelques idées qui l'intéressent et qui ne peuvent que lui rappeler les cours de son maître Dubois Fontanelle qui, dans ses « Leçons préliminaires » sur l'éloquence, insistait beaucoup, dans la mouvance de Condillac, sur les modalités du discours et les rapports entre idées et discours. D'ailleurs, quand, une quinzaine d'années plus tard, il fera l'éloge de Beccaria, il citera comme élément positif à son crédit le fait qu'il dise « à ses compatriotes que la véritable éloquence n'a pas d'autre source que la précision et le nombre des idées »²⁷. En 1824, à l'occasion d'un compte rendu sur les *Méditations sur l'économie politique* de Pietro Verri, il revendiquera la supériorité de cet essai *Sur le style* : « [...] Beccaria outre son grand

ouvrage sur les *Délits et les peines* a donné un traité du style rempli d'une haute philosophie et plus original que son livre sur les *Délits* [...] »²⁸.

- 17 En 1804 Stendhal lit donc le même jour Beccaria et Fénelon. Or plus tard, dans un beau passage de *Rome, Naples et Florence* (1826) où il traduit et transcrit de larges extraits de lettres, privées, de Beccaria, il fait la louange de son style et, dans la foulée, l'associe à Fénelon. Est-ce une coïncidence ? :

[...] quelle simplicité, quelle bonhomie ! comme cela est l'opposé de l'abbé Morellet qui le traduisit en français ! Comme Beccaria devait se déplaire à Paris ! [...] Ces lettres seraient admirables à publier ; mais peut-être elles compromettraient les héritiers du marquis Beccaria. J'ai trouvé un excellent portrait de ce digne homme si semblable à Fénelon et meilleur (voir Saint-Simon).²⁹

- 18 L'admiration inconditionnée qui ressort de ce bref passage va être la constante des mentions de Beccaria sous la plume de Stendhal, de *l'Histoire de la peinture en Italie aux Promenades dans Rome*, en passant par *Rome, Naples et Florence en 1817*, *Rome, Naples et Florence* (1826) et les notes préparatoires à la deuxième édition de cet ouvrage intitulées par les éditeurs *L'Italie en 1818*³⁰. L'idéalisation de la figure du penseur italien est liée non seulement au Risorgimento mais aussi à des circonstances de sa vie privée qui l'humanisent et en font presque un héros de roman. Sous la forme d'une anecdote, Stendhal fait allusion à l'impossibilité de Beccaria de vivre loin de son épouse alors qu'il était à Paris en 1766 :

Un jeune homme de ce pays-ci, fort ambitieux, nommé à une grande place à Vienne, n'a pas pu se faire à l'absence. Il a quitté sa place au bout de 6 mois et est revenu être heureux dans la loge de son amie.³¹

- 19 Beccaria, et avec lui, ses compagnons Verri, Parini et Melzi, sont placés dans une sorte d'Olympe constitué d'« hommes forts », d'« hommes illustres »³², « supérieurs à leurs contemporains »³³, des hommes qui, dans la « ville aimable » de Milan³⁴, « éclairaient l'Europe » de leurs Lumières, menant une vie d'une « tranquillité voluptueuse ». Ce sont les termes utilisés par Stendhal, qui conclut ainsi la description de ce modèle harmonieux de bon gouvernement :

À côté de Parini, Beccaria et Verri éclairaient l'Europe. Le soir, princes, savants, littérateurs, millionnaires, tous se trouvaient au théâtre. Marchesi, l'enchanteur, ravissait tous les cœurs. Les femmes portaient à la fois cinq portraits de Marchesi : un à chaque bras, un au cou suspendu à une chaîne d'or, et deux sur les boucles de chaque soulier. Jamais les riches d'aucun pays n'ont mené une plus douce vie. Toutes les passions haineuses étaient exclues, presque pas de vanité, et, comme alors les nobles étaient bonnes gens, le peuple partageait leur bonheur.³⁵

- 20 Dans un long paragraphe intitulé « Conduite de la Maison d'Autriche en Lombardie », et daté 4 septembre 1818, Stendhal poursuit son éloge systématique. Il tire la plupart de ses informations et de ses jugements de la *Biographie Michaud* et des biographies de Beccaria et de Pietro Verri par Pietro Custodi, publiées à Padoue en 1815. Beccaria, rappelle Stendhal, « secoua le joug d'une éducation fanatique », ce « fut le premier italien qui appela le jury dans chaque procès criminel sous le nom d'assesseurs donnés aux juges par le sort », il « osait dire que la morale, la politique, les beaux-arts dérivent tous d'une science unique : la connaissance de l'homme »³⁶. En 1824, à l'occasion de la recension, déjà mentionnée, de la traduction des *Méditations sur l'économie politique* de Pietro Verri, il déclare :

Il y eut à Milan, vers 1780, une nichée de philosophes. Ils furent remarquables parce qu'ils osèrent penser par eux-mêmes. L'Europe doit Beccaria à cette école. Le comte Verri était son ami intime ; ils publièrent ensemble un journal dont le Spectateur

d'Addison fut le modèle ; le journal milanais s'appela le Café. Comme le soleil est plus chaud et la prudence plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le Café que dans le Spectateur.³⁷

- 21 Ces hommes valeureux « osèrent penser par eux-mêmes » et placer au coeur de l'organisation sociale « la connaissance de l'homme » : voilà bien ce que Stendhal voudrait reprendre à son compte dans une marginale du 4 décembre 1825 sous la forme d'une injonction, d'un « motto » : « goût vétéillard. / Me bien garder de jamais chercher à plaire à ces gens qui ne digèrent pas bien, mais avec Beccaria et l'Ed[inburgh] R[evue] OSER » et ce dernier mot est écrit en gros caractères pour en souligner l'importance³⁸.
- 22 Mais oser n'est pas sans risque : « Ces hommes illustres cherchèrent de bonne foi à appliquer à la Lombardie ce qu'on savait, en 1770, des règles de l'économie politique et de la législation. [...] Le triomphe de Beccaria n'était pas sans dangers ; il craignait toujours et avec raison, d'être envoyé dans le Spielberg du temps », écrit Stendhal dans les *Mémoires sur Napoléon*, rédigés dans les années 1836-37³⁹. Il idéalise Beccaria au point de le transformer en héros romantique qui, à cause de son désir de liberté de penser et d'agir, risque la prison. Et pas n'importe quelle prison, le Spielberg, lieu symbolique qui synthétise l'oppression autrichienne. Beccaria rejoint ainsi la fratrie des héros épris de liberté. Rappelons que Fabrice Del Dongo vit lui aussi dans la terreur d'être pris et enfermé dans cette prison atroce et cruelle ; le terme revient dans la *Chartreuse* avec insistance, bien sept fois. Et toujours dans *La Chartreuse* Stendhal évoquera Alexandre Andryane, compagnon de Silvio Pellico au Spielberg et ses « curieux Mémoires [...], amusants comme un conte, et qui resteront comme Tacite »⁴⁰.
- 23 Si, en 1818, vibrant d'espoir, Stendhal évoque le bon gouvernement mis en place par Verri et Beccaria, dix ans après, le contexte politique européen ne lui permettra plus d'être aussi optimiste :

Je tremble pour le sort futur de l'Italie. Ce pays aura des philosophes comme Beccaria, des poètes comme Alfieri, des soldats comme Santarosa ; mais ces hommes illustres sont à une trop grande distance de la masse du peuple. Entre l'état actuel et le gouvernement de l'opinion, il faut un Napoléon, et où le prendre ?

41

- 24 Tout compte fait, quand il se trouve confronté à la férocité de la nature humaine, Stendhal est le premier à invoquer à grands cris la peine de mort. Le 6 avril 1834, à Rome, une jeune fille est assassinée sous ses fenêtres, « à 2 pas de chez [lui], sur la porte de la trattoria dell'Aurora », maintenant via in Lucina. Il descend immédiatement « voir quello spettacolo d'orrore, comme dit don Ottavio⁴². Elle est encore au milieu de la rue ; et au pied de la tête, il y a un amas de sang d'un pied de diamètre, de l'écume au milieu. La trace de sang commence à côté d'un carrettone gardé par un gendarme vers la petite porte de l'Aurora ». Rentré chez lui, sous le coup de l'émotion, il reporte aussitôt cette scène par deux fois en marge de deux ses exemplaires des *Promenades dans Rome*, pour exprimer aussi son indignation :

Si le pape et les ministres gagnaient un écu par assassinat, je comprendrais leur incurie. Il y a 3 jours, un homme tué à la fontaine de Trevi pour une seule figue sèche seulement.

Le dernier passant ferait en une heure une loi ainsi conçue :

art 1^{er} – A partir de ce jour, l'assassinat par le couteau suivi de mort sera puni de mort.

[art. 2 – La peine sera appliquée par un conseil de guerre composé de 3 capitaines et de 2 avocats agés de plus de 30 ans.

art. 3 – Quand il y aura possibilités, Giudizio statario [jugement sommaire] (ici les

articles du code autrichien en étendant le délai à 100 heures).

art. 4 – Chaque mois, le nombre d'assassinats par le couteau et le nombre d'exécutions sera publiée dans le Diario [di Roma].

- 25 Quelques années plus tard, relisant sa marginale à froid, Stendhal ajoute : « Je pensais cela, je le pense encore en 1840 ; pas d'autre remède ou la morale s'en va »⁴³. Nous sommes bien loin de l'idylle milanaise, de l'utopie d'une coexistence pacifique et voluptueuse. Face à l'« âpre vérité » des hommes et du monde, la peine de mort reprend ses droits.

NOTES

1. C. Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, Livorno, Coltellini, 1764 ; *Traité des délits et des peines* traduit par André Morellet, Lausanne [Paris], 1766 [1765] avec une longue « Préface du traducteur ». Je tiens à remercier les amis et collègues Roberta Cella, Gianluigi Goggi et Jean-Jacques Labia qui m'ont éclairée de leurs conseils.

2. [Voltaire], *Commentaire sur le livre des délits et des peines*, par un Avocat de Province, s. l. [Genève, Cramer, 1766]. Voir l'édition du *Commentaire* par les soins de Ch. Cave dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1968-[en cours], t. 61A, p. 1-79 [introduction] et p. 81-168 [texte].

3. Pour les notes de Diderot, voir le dossier *Diderot et Beccaria en 1765-1766* préparé par G. Dulac dans D. Diderot, *Œuvres complètes*, Paris, Hermann, 1975-[en cours], t. XX, où, à côté des *Notes sur le Traité des délits et des peines* (p. 421-426 ; texte publié la première fois par Roederer en 1797), on trouve aussi le texte de quelques *Observations sur le Traité des délits et des peines par M. Diderot* (p. 420-421 ; texte publié la première fois en 1822). Voir J.-Ch. Rebejko, « Diderot et le *Traité des délits et des peines* de Beccaria », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 329, 1995, p. 161-183.

4. Voir aussi les *Observations sur un ouvrage traduit de l'Italien qui a pour titre : Traité des délits et des peines de Beccaria* par Ch. Aug. Hautefort (Amsterdam 1767).

5. C. Beccaria, *Traité des délits et des peines*, traduit de l'italien d'après la sixième édition, revue, corrigée & augmentée de plusieurs chapitres par l'auteur ; auquel on a joint plusieurs pièces très-intéressantes pour l'intelligence du texte. Par M. C. D. L. B. [Etienne Chaillou de Lizy], Paris, Jean-François Bastien, 1773.

6. Nous pouvons admirer son portrait dans la maison Gagnon, récemment restaurée.

7. Ces documents sont publiés en annexe du premier tome des *Journaux et papiers*, la nouvelle édition du *Journal* de Stendhal (C. Meynard, H. de Jacquilot et M.-R. Corredor eds., Grenoble, Ellug, 2013) ; ils sont aussi consultables sur le site manuscrits-de-Stendhal.org. Sur les programmes de l'École centrale de l'Isère et du cours de Belles-Lettres de Dubois Fontanelle, voir H. de Jacquilot, H. Spengler, C. Meynard et J.-J. Labia, « Introduction », au Dossier de formation « Le Cours de Belles Lettres de Dubois Fontanelle » dans *Journaux et papiers*, t. 1, cit., p. 465-475.

8. Stendhal, « Première leçon d'éloquence » du Cours de Belles Lettres de Dubois Fontanelle dans *Journaux et papiers*, t. 1, cit., p. 515.

9. Son *Éloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully* (Paris, Chez Regnard, 1763) avait remporté le prix de l'Académie française.

10. J.-G. Dubois Fontanelle, *Cours de Belles Lettres*, Paris, Gabriel Dufour, 1813, t. 1, p. 121.

11. *Ibidem*, p. 127.
12. Camille François Claude, comte d'Albon, *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, Neuchâtel, t. 2, 1781, p. 321.
13. « Tous ces noms sont extraits des Discours de d'Albon, ouvrage très médiocre », Stendhal, « Journal de 1801 » dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 72.
14. Stendhal, « Auteurs que je puis lire » dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 245.
15. Id., « Pensées [16 avril-3 juin 1803] », dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 317.
16. Id., « Pensées [16 avril-3 juin 1803] », dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 308 et n. 12, p. 639.
17. Id., « Pharsale commencée le 29 frimaire an 11 » et « Catalogue de tous mes livres », dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 177 et p. 462.
18. G. Filangieri, *La science de la législation*, 6 vol. , Paris, Cuchet, 1786-1791. La traduction française sera annotée par Benjamin Constant en 1822.
19. Stendhal, « Pensées diverses. Thermidor Fructidor an onze », dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 423.
20. Id., « Pensées diverses [3 octobre 1803-22 mai 1804] », dans *Journaux et Papiers*, t. 1, cit., p. 447.
21. Id., « Journal de mon 3^e Voyage à Paris », R. 5896 (22), f^o 45v ; voir *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, t. 1, p. 67. Quand cela est possible, je transcris à partir du manuscrit (consultable en ligne sur le site manuscrits-de-Stendhal.org) et j'indique l'édition de référence.
22. C. Beccaria, *Ricerche intorno alla natura dello stile*, Milano, Appresso Giuseppe Galeazzi Reg. Stampatore, Con licenza de' Superiori, 1770.
23. Stendhal, « Pages du journal de 1804 », R. 5896 (1), f^o 125v-126r ; voir *Journal littéraire*, Genève, Cercle du Bibliophile, 1974, t. I, p. 310.
24. C. Beccaria, *Ricerche intorno alla natura dello stile*, cit., p. 24.
25. Id., *Recherches sur le style*, traduit par l'abbé Morellet, Paris, Molini, 1771, p. 9-10.
26. « Nous avons jusqu'ici considéré le style principalement au regard des combinaisons d'accessoires, c'est-à-dire d'idées destinées à énoncer une vérité, plutôt qu'au regard des sentiments principaux destinés à manifester et à exciter une sensation interne de plaisir ou d'aversion, selon la distinction faite au début de ces *Recherches*. Il apparaît clairement, de cette seule distinction, que les idées principales en ce sens doivent être encore, en dernière analyse, réduites au moins à deux ; parce que toute chose dont on cherche la ressemblance ou la dissemblance à une autre, suppose la présence et la coexistence, soit mentale, soit réelle, de celle-ci ; alors que, s'agissant de sentiments principaux, le sentiment principal peut être seul et isolé, c'est-à-dire n'être objet de comparaison avec aucune autre idée ou sentiment, quand même il serait composé et tirerait son origine d'autres multiples sentiments, et produirait plusieurs effets ; [...] », C. Beccaria, *Recherches concernant la nature du style*, traduction, annotation et postface de Bernard Pautrat, Paris, Éd. Rue d'Ulm, « Versions françaises », 2001, p. 106. Remarquons au passage que l'abbé Morellet commence à traduire diligemment ces pages, puis assez rapidement il se met à les réécrire en les interprétant.
27. Stendhal, *Italie 1818*, dans *Voyages en Italie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 220-222.
28. Id., *Paris-Londres*, Paris, Stock, 1997, p. 116-117.
29. Id., *Rome, Naples et Florence en 1826*, dans *Voyages en Italie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 355. Voir le compte rendu de *Ritratti di sessanta illustri Italiani*, Milano, Bettoni, 2 vo. in 4 dans *Paris-Londres*, cit., p. 236.
30. Sur les rapports de Stendhal avec Parini, Beccaria et les frères Verri, voir H.-F. Imbert, *Les Métamorphoses de la liberté ou Stendhal devant la Restauration et le Risorgimento*, Paris, José Corti, 1967, en particulier les p. 167-174.
31. Stendhal, *Italie en 1818*, cit., p. 210 et n. 3. L'anecdote concerne le voyage à Paris de Beccaria avec Alessandro Verri en 1766 : voir *Viaggio a Parigi e Londra (1766-1767)*. *Carteggio di Pietro e*

Alessandro Verri, éd. G. Gaspari, Milan, Adelphi, 1980, trad. fr. *Voyage à Paris et à Londres 1766-1767*, trad. de l'italien et notes par M. Baccelli, préface de M. Delon, Paris, L. Teper, 2004.

32. Id., « Des périls de la langue italienne », dans *Journal littéraire*, cit., t. III, p. 58.

33. Id., *Rome, Naples et Florence en 1817*, dans *Voyages en Italie*, cit., p. 74.

34. Id., *Histoire de la peinture en Italie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, chap. LXXXVII, p. 253 ; voir aussi chap. CXXXI, p. 346.

35. Id., *Rome, Naples et Florence en 1817*, cit., p. 141. Signalons au passage que Stendhal volontiers confond Alessandro, Pietro et Carlo Verri ; et le contexte ne permet pas toujours de savoir de quel frère il s'agit.

36. Id., *Italie 1818*, cit., p. 220-222.

37. Id., *Paris-Londres*, cit., p. 116-117.

38. Page de garde du recueil factice *Racine et Shakespeare* conservé à la Bibliothèque nationale de France ; voir Stendhal, *Œuvres intimes*, cit., t. 2, 1982, p. 81.

39. Id., *Napoléon*, C. Mariette éd., Paris, Stock, 1998, p. 393-394.

40. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, dans *Romans et Nouvelles*, t. 2, H. Martineau éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 108 ; voir p. 102.

41. Id., *Rome, Naples et Florence en 1826*, cit., p. 427.

42. Allusion au *Don Giovanni* quand, après la mort du Commendatore, Don Ottavio s'exclame : « Celate, allontanate agli occhi suoi quell'oggetto d'orrore », I, 3 (Cachez, éloignez de ses yeux cet objet d'horreur).

43. Stendhal s'y prend à deux fois : il écrit quelques lignes en marge de l'exemplaire interfolié Serge André (Bibliothèque municipale de Grenoble), et en marge de l'exemplaire La Baume, il développe un récit plus circonstancié des faits suivi d'un projet de loi ; voir Stendhal, *Œuvres intimes*, t. II, cit., p. 191-192.

INDEX

Mots-clés : Lumières, romantisme, Stendhal, éloquence, Beccaria (Cesare), peine de mort, Dubois Fontanelle (Jean-Gaspard)